

Carmen ANDREI  
Professeure des universités  
Université «Dunarea de Jos» de Galati, Roumanie

## **(S')écrire l'exil à Montréal ou comment s'enraciner dans un espace autre**

**Résumé:** Ville rhizomique par excellence, Montréal a toujours permis, voire a favorisé l'exil. En espace exilaire d'ouverture vers l'Autre, elle est devenue l'un des topos favoris de la migration. Les écrivains d'adoption temporaire ou définitive témoignent d'une mémoire individuelle et collective. Montréal est un repère incontestable pour le foisonnement identitaire, c'est par excellence un espace propice à l'écriture, un territoire existentiel où s'inscrit la conscience du sujet écrivain.

Nous allons étudier de quelle manière (avec admiration et/ou passion? avec peur et/ou intérêt?) se situent sur cette scène montréalaise de multiples confrontations identitaires quelques écrivains célèbres tels que: Régine Robin, Sergio Kokis, Marco Micone, Naïm Kattan, Kim Thúy, cités et mentionnés ponctuellement, Dany Laferrière et la Roumaine Felicia Mihali, les deux derniers étant sujets d'une analyse plus poussée, ainsi que leurs lieux privilégiés dans la grille de la géocritique. Les deux méditent sur comment s'approprier une ville et une culture chargés d'H(h)istoire(s), comment s'installer dans un espace et le rendre hospitalier, mais surtout montrer comment cette terre d'accueil est éminemment fertile pour la création littéraire. Nous aborderons la problématique de l'immigrant en voie d'acculturation qui doit s'approprier un espace urbain truffé de provocations, de fragilités et de fragmentations et celle de l'écrivain qui y trouve l'expression de ses configurations identitaires en anamorphoses.

**Mots-clés:** Montréal, rhizome, identité, exil, Laferrière, Mihali

**Abstract:** Montreal, a quintessentially rhizomatic city, has always allowed, even fostered exile. As a space of exile opening towards the Other, it has become one of the favourite places of migrancy. Writers, whether temporary or permanent adoptees, bear witness to an individual and collective memory. Montreal is an undeniable landmark for identity proliferation; it is, par excellence, a conducive space for writing, an existential territory where the consciousness of the writing subject is inscribed.

We will explore in what manner (with admiration and/or passion? with fear and/or interest?) several famous writers position themselves in this Montreal scene of multiple identity confrontations: Régine Robin, Sergio Kokis, Marco Micone, Naïm Kattan, Kim Thúy, mentioned intermittently, with Dany Laferrière and the Romanian Felicia Mihali receiving more in-depth analysis, along with their preferred places in the framework of geocriticism. Both contemplate how to appropriate a city and a culture laden with history, how to settle into a space and make it hospitable, but above all, they demonstrate how this welcoming land is profoundly fertile for literary creation. We will address the issue of the immigrant in the process of acculturation who must tame an urban space fraught with provocations, vulnerabilities, and fragmentations, and of the writer who finds the expression of their identity configurations in anamorphoses there.

**Keywords:** Montréal, rhizome, identity, exile, Laferrière, Mihali

## **Montréal, ville-rhizome identitaire et culturel**

Nous partons dans notre analyse des saisies de la ville québécoise dans les fictions de Dany Laferrière et Felicia Mihali d'une idée de départ à portée de truisme: L'imaginaire urbain est un topos fort dans l'écriture migrante au féminin autant qu'au masculin. Vécue et ressentie, espace de réalisation d'un lien social – «un hologramme perceptible, appréhensible et vécu en situation» (Agier, *Anthropologie de la ville* 23), la ville présente une spatialité où s'étale identité individuelle et collective (Morisset, *La ville phénomène de représentation* 43).

Montréal est devenu une ville rhizomique par excellence. Sur la scène montréalaise ont lieu de multiples confrontations identitaires. L'intérêt de notre travail est d'étudier quelle est l'emprise de la ville en rapport direct

avec le vécu: est-ce de l'admiration et/ou de la passion? Cela suscite la peur ou l'intérêt? Dans le cas des deux écrivaines migrantes connues dans le diaspora francophone, comme l'académicien français d'origine haïtienne Dany Laferrière, qui y arrivait en 1981, mais surtout la Roumaine Felicia Mihali, y installée en 2000, dans les sillage des autres études de genre ponctuelles faites notamment sur Régine Robin, Sergio Kokis, Naïm Kattan, Marco Micone, Fulvio Caccia, Simon Harel, Lise Gauvin, Kim Thúy (qui, par ailleurs, apprécie dans ses écrits la politique d'intégrer les transplantés), Émile Olivier, Wajdi Mouawad, Sherry Simon, Alain Médam, en nous appuyant sur la géocritique, grille étant appropriée pour ressortir les lieux privilégiés des auteurs, vus par eux-mêmes ou décrits par leurs narrateurs comme indices porteurs de significations dans la métamorphose identitaire qu'ils subissent.

Cet espace civilisationnel d'accueil impressionnait également Simon Harel par son côté évanescent: «La force singulière de Montréal réside dans la souplesse des alliances culturelles nouées, la diversité des lieux inventés et la mémoire défaite puis reconquise de l'imaginaire urbain» (*La parole orpheline de l'écrivain migrant* 418). La métropole-témoin du phénomène migratoire dévoile un statut rhizomique, en métamorphose constante, dont les réseaux polymorphes prouvent sa complexité.

Pour Anne-Yvonne Julien, Montréal prend une valeur symbolique: «Ville éclatée, incapable de sédimenter les cultures, Montréal serait la ville de la déambulation, du passage, un Montréal hétéroclite qui devient pour la narratrice la ville emblématique de la migration» (*Littératures québécoise et acadienne contemporaines au prisme de la ville* 2). Montréal est une ville qui va de pair avec le destin entre-deux de l'écrivain migrant, avec le destin de tous les immigrés chahutés par les peines de l'enracinement, qui s'y sont perdus pour qu'ils se retrouvent eux-mêmes. Lise Gauvin spécialiste du phénomène, surprend très bien cette puissance de la ville-rhizome:

Alors que Paris est une ville palimpseste, sédimentée par des strates successives, bavarde de ses siècles et de ses gloires passés, parfois énigmatique à cause de ces mémoires superposées, Montréal est une ville-rhizome, dans laquelle chacun peut circuler à l'aise, à condition de savoir créer ses réseaux et ses itinéraires. Déséquilibre du sens, fragilité, fragmentation, étrangeté de Montréal, inachèvement même, autant d'éléments qui coïncident avec l'esthétique de la nouvelle. La ville nord-américaine est une ville non totalisable, dont l'appréhension n'est possible que par morceaux, bribes et micro-récits. Récit ouvert, la nouvelle mime

l'inachèvement pour mieux convaincre le lecteur de son poids d'existence  
(*Comment peut-on être montréalais? écrire la ville* 28).

Des Québécois de souche et des migrants de multiples et différentes nationalités mènent leurs vies dans un espace immense, un pôle multiculturel qui contamine ses habitants avec sa force de résister et de créer. Lise Gauvin raffine l'idée de mosaïque à caractère rhizomique: «Ville caméléon, ville cosmopolite, Montréal est surtout et toujours une ville question, une ville à venir, une ville susceptible d'accueillir les destins les plus extravagants, les imaginaires les plus débridés» (28).

### **Montréal, terre d'accueil de l'Autre**

Au-delà de la rencontre inévitable avec l'Étranger, avec le plurilinguisme et le cosmopolitisme, l'espace montréalais est le terrain propice de l'hybridité migrante. Dans ce creuset d'émotions et de langues, le sujet fait l'expérience d'identité, de citoyenneté et d'altérité y compris dans et par la peau et les autres expériences sensorielles, tactiles, kinesthésiques (Mata Barriero, *Imaginaire de la peau et imaginaire urbain montréalais dans l'écriture au féminin du Québec* 123). La même idée est exprimée par Simon Harel dans d'autres termes: «À Montréal, plus qu'ailleurs, la rencontre de l'étranger est une donnée immédiate du parcours» (*Les passages obligés de l'écriture migrante* 359). Rien d'étonnant alors qu'«[...] une littérature d'exil et d'hybridité issue de l'immigration rejoint une tradition littéraire déjà pénétrée de plurilinguisme» (Simon, *Fictions de l'identitaire au Québec* 29).

Les sujets migrants ont coupé les racines natales et ont été tirés dans le tourbillon de l'errance urbaine: «Homme partagé, divisé, qui trouve dans ses déchirements un nouvel équilibre dépassant en force et en richesse tous ceux qui donnent, aveuglement, les enracinements» (Kattan, *L'écrivain du passage* 31-32). Ils doivent par voie de conséquence «mettre en œuvre une science pratique du lieu» (Harel, *Braconnages identitaires. Un Québec palimpseste* 55), quel que soit son type: *clos, ouvert, non-lieu*. L'acculturation s'inscrit alors dans une sorte de reconstruction identitaire que le spécialiste nomme «braconnages identitaires», «formes mobiles et plastiques qui permettent de séjourner 'clandestinement' sur les territoires d'autrui» (35).

L'hybridité de la ville prône même un choix de forme littéraire aux écrivains. C'est le cas de Régine Robin dont l'écriture est à l'image de la ville d'adoption, prend l'isomorphisme à l'identique: «J'utilise délibérément la structure du collage, l'effet de liste, l'inventaire, la description, la

déambulation, formes les plus adéquates, me semble-t-il, pour montrer l'étrangeté de Montréal, son caractère hétéroclite, sa fragmentation, son clivage» (*Nous autres, les autres* 286). Si pour Harel, Montréal est considérée comme «un espace cosmopolite», «métropole d'un Québec en ébullition», «une ville identitaire» (*Braconnages identitaires. Un Québec palimpseste* 68-69), Régine Robin souligne de surcroît son hybridité: «Non pas mélange sans principe, non pas babélisme de bazar, mais hybridité des formes, des vocables, des sons, richesse de l'altérité» (*La Québécoise* 208-209).

Un «riverain» littéraire montréalais, Claude Beausoleil estime que c'est «une ville de poèmes» (*Montréal est une ville de poèmes vous savez* 1993), pour d'autres, Ville-rhizome<sup>1</sup> qui permet et favorise l'exil, l'espace et l'ouverture vers l'autre, témoin d'une mémoire individuelle et collective, Montréal est un repère incontestable pour le foisonnement identitaire. Ville-plateau et ville-alliance aussi, Montréal est la ville-devenir grâce à la rencontre avec l'Autre (Gauvin, *op. cit.* 28) ou même une «ville brûlure, à défaut de ville lumière» (Mailhot, *La littérature québécoise* 248).

L'agencement rhizomique des destins, des nations, des êtres et des identités qui se composent et se recomposent dans le milieu urbain montréalais crée un complexe de lignes, «une territorialité» dans les termes de Simon Harel (*Les passages obligés de l'écriture migrante* 11). La construction identitaire des sujets migrants dans l'espace urbain montréalais est une «anesthésie de la migration», une «mise en mouvement» (Ouellet, *L'esprit migrateur. Essai sur le non-sens commun* 18) qui n'est privée ni des affres de la solitude, ni des dangers de l'isolement, de l'éloignement, de l'exil.

Pour Dany Laferrière, Montréal a été la ville qui lui a permis de naître comme écrivain, de *se récréer* et de s'inventer comme tel: «La quête d'identité est donc une tentative de répondre à cette panique enfouie dans notre chair. Si on arrive à trouver un espace où planter notre tente, on n'est pas pour autant exempt de ce vertige face à ce vaste espace étoilé qui semble vouloir nous aspirer» (*Journal d'un écrivain en pyjama* 323). Dans la ville-hiver se confrontent des identités multiples et s'enchevêtrent diverses cultures qui bâtissent et consolident la scène de la reconstruction identitaire.

---

1. Le concept de rhizome définit le tourbillon en perpétuelle modification identitaire de Montréal car, selon Gilles Deleuze et Felix Guattari: «Un rhizome ne commence et n'aboutit pas, il est toujours au milieu, entre les choses, inter-être, intermezzo. L'arbre est filiation, mais le rhizome est alliance, uniquement d'alliance. L'arbre impose le verbe 'être', mais le rhizome a pour tissu la conjonction 'et ... et ... et ...' [...]'. Les protagonistes de cet espace sont les migrants qui ont coupé leurs racines pour un autre *devenir*» (*Mille Plateaux* 291-293).

Dans cet espace gigantesque, le personnage esseulé se perd, renaît et ensuite s'épanouit. Le sujet migrant a «une âme tigrée», âme magistralement évoquée dans les études de Gilbert Durand parues dans le livre qui porte comme titre le nom d'un papillon tigré du Canada, jaune clair zébré de noir. Les rayures du héros migrant (le pays natal / le pays d'accueil, l'identité là-bas / l'identité en construction ici, la peur d'être tué là-bas / la paix au Québec) décrivent la jonction des contraires, spécifique à l'écriture migrante et la pluralité, «[...] constitutive du sujet humain – qu'il soit rejet, regret du passé, projet d'avenir, ou trajet du présent – dont la dualité, la 'tigrure' est le paradigme le plus simple» (*Ibid.* 9).

Devant l'immensité de la métropole en train d'être apprivoisé, l'exilé doit faire face au vortex de la métamorphose identitaire. Devenue la nouvelle maison, Montréal sera l'azimut de l'écrivain migrant québécois. Naïm Kattan avoue également son amour pour Montréal dans des termes simples et poignants: «C'est ma ville. Quand je n'y suis pas, elle me manque. C'est parce que c'est une ville où je me suis fait, qui m'a fait et c'est une ville que j'ai vécue» (*L'écrivain du passage* 45).

## L'exil dans la ville-hiver

À côté des forces raciales et linguistiques s'affrontant à Montréal, il y a également des forces hivernales qui contraignent les citoyens à se blottir au-dedans:

Début décembre: Montréal pénètre dans le froid jusqu'en avril. Elle s'immerge. Ce fluide s'appelle ici température de glace. On atteint des – 20 degrés C. Avec les vents de certains jours, ils équivalent alors à – 35 degrés C. Soleil éclatant. Renversement des espaces: dehors en effet, l'univers du corps se réduit à sa préservation: visage baissé pour éviter le vent venu d'Abitibi ou de la Saskatchewan. [...] On est enfermé sur soi à l'extérieur; ouvert sur le monde, dedans (Médam, *Montréal interdite* 151).

Le climat froid canadien qui mène au repli sur soi est un thème récurrent de l'imaginaire migrant montréalais. Dans le roman devenu un classique du genre, *La Québécoise*, Régine Robin décrit le royaume du bleu de la «ville polaire»: «Certains jours la neige même tournait au bleu. Tous les yeux dans la rue étaient bleus. [...] La campagne se transformait en un immense diamant bleu de ville polaire» (54).

À son tour, Dany Laferrière use du parallélisme antithétique pour mettre en évidence le trompe-l'œil solaire de deux côtés de son périple identitaire:

Ce qui m'a frappé, dès les premiers jours, c'est le ciel du Québec. Il n'est pas différent de celui d'Haïti. Le soleil est aussi éclatant en hiver à Montréal qu'en juillet à Port-au-Prince. Pourtant, ce soleil n'arrive pas toujours à réchauffer la ville. Debout derrière la fenêtre, on a l'impression, à voir ce soleil en feu, qu'il fait particulièrement chaud dehors. Il m'a fallu des années pour accepter qu'il puisse faire froid sous un pareil soleil (*Tout ce qu'on ne te dira pas, Mongo 17*).

Par la voix de son héroïne du roman *Une deuxième chance pour Adam*, Felicia Mihali, souligne également le côté inhospitalier du froid dans le Grand Nord: «L'hiver reste l'épreuve que tout nouvel arrivant doit affronter pour devenir Canadien: l'hiver est son baptême. La dureté de la saison blanche est une frontière naturelle qui tient loin les indésirables» (85-86). La saison blanche représenterait de cette façon une sorte d'initiation, une épreuve à passer. La communauté, l'espace physique et mental qu'Adam, comme ex-pat doit s'approprier sont à souligner dans le rapport de l'exilé avec la ville (99-107 et 117), notamment, où l'héroïne parle de la sortie à l'opéra pour l'anniversaire d'Adam, des courses au supermarché Cosco ou de l'appartement de Sara, sa fille comme recreation d'un cocon identitaire).

Chez Felicia Mihali, dans *La Bigame*, la représentation de la ville apparaît dans les premières vingt pages lorsque le couple d'immigrants roumains s'installe dans un quartier à l'ouest de Montréal, à spécificité ethnique, à la saison où «là-bas», au pays natal, «à leur ancien à la maison» les perce-neiges sont en fleur et en vente sur les étals des fleuristes, tandis qu'«ici-bas», sur Montain Sights, les gens sont emmitouflés dans leurs parkas (10). À part le rude hiver qu'il faut amadouer comme les premiers colons il y a quatre cents ans, les Roumains sont frappés par la révélation qu'il faut tout changer, «la vie au complet»: routine et civismes quotidiens, oublier les mauvais souvenirs, les obnubiler «surtout la nuit lorsque la mémoire est impitoyable» (11), gérer la promiscuité des voisins majoritairement indiens: un système fragile sans étanchéité de l'intimité, dans les odeurs de cuisine exotique trop épicées de l'Autre et ses: disputes, musique fusante, visites, mots, rires esclaffés, chansons indécentes, un bric-à-brac identitaire agressif pour les nouveaux arrivants, cachant un «sumum de choses étranges qui vous agressaient malgré leurs intentions de rester cadennassés», antipathie latente tenue sous braise, hostilité affichée pour chasser les intrus et faire venir les leurs. La protagoniste y arrive pour devenir écrivaine et le carrefour, le carrousel de l'immigration, dirions-nous, commence naturellement par des cours de francisation. Détachée des cauchemars du passé et ne plus avoir d'attaches affectifs contraignants, elle prend d'étonnantes premières

leçons de survie: apprendre «à duper le système» (obtenir plus en faisant moins, *La Bigame* 15), des gestes anodins comme des toponymes et des anthroponymes historiques qui donnent le nom des stations de métro pour mieux gérer cette géolocalisation par l'apprentissage de la sensorialité dans l'immédiat.

Dans *La bien-aimée de Kandahar*, la ville est représentée par la mère d'Irina, exilée de Roumanie, une immigrante qui reste à la maison, non forcément une femme au foyer, elle peint et lit. Travailler ne la concerne pas, faire fortune non plus. L'exil lui permet de faire seulement ce dont elle a envie. C'est un cas rare de migrant qui s'adonne à ses loisirs et à ses plaisirs. Une église de Montréal sert de gynécée à Irina et sa mère qui la fréquente surtout pour les cérémonies religieuses à l'occasion des Pâques orthodoxes.

Dans un autre roman, *Dina*, il y a également quelques paragraphes qui brossent la maison du voisin de la narratrice. Son jardin, les oiseaux qui picorent les raisins, la maison mise en vente constituent un microcosme familial et familier que le sujet migrant se bâtit et où il se blottit, son espace-refuge dans la grande ville étrangère.

De surcroît, les aveux de Naïm Kattan résonnent sur le même arpège ascendant avec les vécus des personnages mihaliens: «C'est un pays dur, un pays où il faut conquérir, au-delà de l'espace, au-delà de la solitude, au-delà de la dureté, il faut conquérir sa joie, il faut conquérir son plaisir» (*L'écrivain du passage* 61). Le rapport somatisant des écrivains migrants, souvent arrivés des pays chauds avec la neige gelée montréalaise mériterait de pousser l'analyse.

Tous les héros de l'imaginaire migrant montréalais cochent la rencontre âpre avec l'hiver et se peinent d'y résister en dépit de leur fragilité, pareillement aux papillons tigrés du Canada dont les chrysalides sont capables de survivre aux températures froides de la saison glacée.

## Montréal, terre d'asile et terre de la renaissance

Chez Laferrière, Montréal a des visages kaléidoscopiques, des lieux privilégiés, de multiples facettes urbaines d'où les efforts du héros de les comprendre. Trois romans, *Tout ce qu'on ne te dira pas*, *Mongo*, *Journal d'un écrivain en pyjama* et *Je suis un écrivain japonais* servent à merveille dans la démonstration que Montréal est le lieu où *le devenir* de Gilles Deleuze et Felix Guattari cités *supra* s'opère abondamment. Comme les racines de la terre natale ont été brutalement coupées, le héros migrant doit développer



un réseau des rhizomes qui lui permette la survie et la renaissance. Montréal favorise l'épanouissement littéraire du narrateur-personnage et devient le témoin privilégié de sa réussite sinon d'acclimatation optimiste.

Les visages de Montréal, lieux privilégiés de la ville qui apparaît dans ces trois romans de Dany Laferrière, ont en commun le même lieu du déroulement de l'action, la mise en abyme du procès de l'écriture et la dimension poétique et auto-ironique du texte. L'errance mélancolique dans la ville, la déambulation, la découverte des méandres urbaines et l'évocation de la descente en enfer des chômeurs et des sans-abris représentent une autre constante des romans cités: «À l'époque, j'habitais dans un meublé surchauffé à Montréal, et je tentais d'écrire un roman afin de sortir du cycle infernal des petits boulots dans des manufactures en lointaine banlieue» (*Journal d'un écrivain en pyjama* 13).

L'écriture est donc investie avec des forces thérapeutiques, elle est vue comme une échappatoire, un salut:

Je venais de quitter une dictature délirante pour me retrouver ouvrier dans une Amérique du Nord où le Noir est encore un citoyen de seconde main. Plus haut c'est respirable, mais pas dans les bas-fonds de la classe ouvrière où les matins sont toujours gris et les ciels bas. À partir de cette vie quotidienne difficile, je voulais créer un univers aussi pétillant qu'une coupe de champagne (15).

La construction identitaire, le métissage culturel, les stéréotypes raciales, l'altérité aiguisent les sens de celui qui doit apprendre à se voir dans l'Autre, à habiter dans un territoire dont il commence à décrypter les traits.

Le rapport du narrateur à l'espace est révélateur de ses états d'esprit, un véritable baromètre identitaire. Ce mélange entre les types d'espace révèle une fois de plus *l'entre-deux* en instaurant une écriture de l'urgence de témoigner ses errances, de se retrouver dans la nouvelle destinée, de se recomposer. Dans *Tout ce qu'on ne dira pas*, *Mongo*, le nouveau venu est impressionné par la «simplicité» québécoise dont l'auteur indique les traits: les maisons sans rideaux, l'habitude des Montréalais de faire montrer leurs maisons au nouveau venu, le tutoiement, leur désinvolture de raconter sans façons leur vie, différemment aux Haïtiens. Rien n'est obtenu sans peine, explicite le personnage-narrateur: «Pour recueillir pareille confiance en Haïti, il faut un minimum de trente ans de complicité sans nuages» (73). Pour ce qui est des codes du savoir-vivre, le narrateur montre son étonnement quant au «bonjour» que les Québécois disent à la fin de la rencontre et, par-dessous tout, la générosité de l'espace. Le jeu de repérage

des signes identitaires du Québec continue avec le statut privilégié de celui-ci: «Le Québec n'a pas, comme Haïti ou le Cameroun, de problème sanitaire» (89).

Montréal apparaît ainsi dans les romans de Dany Laferrière sous plusieurs facettes, même celles moins étincelantes où il décrit la vie dure des immigrés, surtout dans la banlieue, dans le quartier Saint-Michel, «[...] où fleurissent le chômage et la misère – les deux mamelles de l'immigration» (*Tout ce qu'on ne te diras pas*, Mongo 48). Du centre vers les périphéries ou vice-versa, du dedans vers dehors ou à l'inverse, le personnage en train de s'installer dans la nouvelle ville trame des rhizomes, construit une Relation.

## Conclusions

Dans Montréal, terre d'épanouissement littéraire et espace d'intimité, le sujet migrant apparaît dans un flot incessant, comme une vacillation identitaire. La dérive des sujets migrants dans la métropole postmoderne montréalaise entraîne d'emblée un questionnement sur la rencontre de l'Autre, l'appréhension de l'altérité, sur la guérison et la reconstruction du moi. Ce qui ont en commun, entre autres, les écrivains de la littérature québécoise migrante, c'est la création de l'identité montréalaise sous l'angle du devenir, élément de cohésion et forme nécessaire de salut. Les cheminements des héros de l'écriture migrante tâchent d'enrhizomer l'individu dans le nouvel espace montréalais au-delà des stéréotypes raciaux, culturels et linguistiques. Quant aux personnages-narrateurs de Dany Laferrière, ils passent de l'errance territoriale et identitaire à la renaissance par le biais de l'écriture, nouveau Phoenix découvert dans la terre d'accueil. Après avoir refondu la chambre montréalaise en une île rhizome, ils partent à la conquête de la ville en se déclarant *citoyens du monde*.

Si pour Dany Laferrière, Montréal était un pôle de l'épanouissement, il l'est à présent, à troisième décennie du troisième millénaire, pour Felicia Mihali, qui poursuit sa méditation sur l'appropriation d'une ville et d'une culture, un espace d'hospitalité, mais surtout une terre d'accueil fertile pour la création littéraire. L'écrivaine y réfléchit sur son identité à travers ses personnages. Tous azimuts, à Montréal donc: «À Montréal plus qu'ailleurs, je est un autre. Multiplicité des langues, entrelacement de leurs babils, tout cela ne s'effectue pas aisément, sans remous ni conflits», affirme Simon Harel (*Le voleur de parcours: Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine* 50). Montréal apparaît dans les textes des

écrivains migrants tantôt comme un espace dysphorique où l'enracinement est douloureux, tantôt comme un espace cathartique où la renaissance identitaire est possible et acceptée.

Nous mettons terme à cette étude ponctuelle en nous alignant aux propos d'une spécialiste, Sherry Simon, qui, en faisant référence au roman de Régine Robin, *La Québécoise*, dévoilait son opinion quant à la perspective d'une ville *spéciale* définie métonymiquement et acquiert la portée d'un corollaire ou la quintessence de notre analyse: «Le récit de Robin dessine la congruence parfaite entre l'expérience fragmentée de l'individu et la matière sociale fragmentée du Québec. *Montréal devient en quelque sorte une représentation concrète de l'âme de l'être errant*» (*Écrire la différence. La perspective minoritaire*, 464).

## Bibliographie

- Agier, Michel, *Anthropologie de la ville*, Paris, Presses Universitaires de France, 2015.
- Beausoleil, Claude, *Montréal est une ville de poèmes vous savez*, Montréal, Hexagone, 1993.
- Deleuze, Gilles et Guattari, Felix, *Mille Plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.
- Durand, Gilles, *L'âme tigrée*, Paris, Éditions Denoël, 1980.
- Gauvin, Lise, «Comment peut-on être montréalais?: écrire la ville», in Anne-Yvonne Julien (dir.), *Littératures québécoise et acadienne contemporaines au prisme de la ville*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, p. 20-29.
- Harel, Simon, «La parole orpheline de l'écrivain migrant», in Pierre Nepveu et Gilles Marcotte, *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Éditions Fides, 1992, p. 389-420.
- Harel, Simon, *Braconnages identitaires. Un Québec palimpseste*, Montréal, Éditions VLB, 2006.
- Harel, Simon. *Les passages obligés de l'écriture migrante*, Montréal, Éditions XYZ, 2008.
- Harel, Simon, *Le Voleur de parcours: Identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Le Préambule, collection «L'univers des discours», 1989.
- Julien, Anne-Yvonne (dir.), *Littératures québécoise et acadienne contemporaines au prisme de la ville*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014.
- Kattan, Naïm, *La parole et le lieu*, Montréal, Éditions Hurtubise, 2004.
- Kattan, Naïm, *L'écrivain du passage*, Montréal, Éditions Hurtubise, 2002.
- Mailhot, Laurent, *La littérature québécoise*, Montréal, Éditions TYPO, 1997 (la première éd. 1931).
- Médam, Alain, *Montréal interdit*, Paris, Presses Universitaires de France, 1978.

- Laferrière, Dany, *Journal d'un écrivain en pyjama*, Paris, Éditions Grasset, 2013.
- Laferrière, Dany, *Tout ce qu'on ne te dira pas*, Mongo, Montréal, Éditions Mémoire d'encrier, 2015.
- Mata Barriero, Carmen, «Imaginaire de la peau et imaginaire urbain montréalais dans l'écriture au féminin du Québec», in *Revue des Lettres et de Traduction*, Dossier thématique: Dire, figurer, représenter la peau, n° 2, 19/2010, p. 121-131.
- Mihali, Felicia, *Une deuxième chance pour Adam*, Montréal, Éditions Hashtag, 2018.
- Mihali, Felicia, *Dina*, Montréal, Éditions Hashtag, 2021.
- Mihali, Felicia, *La Bigame*, Montréal, Éditions Hashtag, 2022.
- Mihali, Felicia, *La bien-aimée de Kandahar*, Montréal, LINDA LEITH, 2016.
- Morisset, Lucie K., Breton, Marie-Ève (dirs.), *La ville phénomène de représentation*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2011.
- Ouellet, Pierre, *L'esprit migrateur. Essai sur le non-sens commun*, Montréal, Éditions VLB, 2005.
- Robin, Régine, *La Québécoise*, Montréal, Éditions XYZ, 1993.
- Robin, Régine, *Nous autres, les autres*, Paris, Éditions du Boréal, 2011.
- Simon, Sherry et al. (dirs.), *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, Éditions XYZ, 1991.
- Simon, Sherry, «Écrire la différence. La perspective minoritaire», in *Recherches sociographiques*, Laval, Éditeur Université Laval, vol. XV, n° 3/septembre-décembre 1984, p. 457-465.